

Memorandum

Prologue - La passeuse

Elle se tient assise sur une natte, dans la tente circulaire. Ses membres sont cachés sous le vêtement de peau, brun, rehaussé de pièces triangulaires bleues. Elle reste immobile, indifférente aux femmes et aux enfants qui vont et viennent à petits pas. Ses cheveux longs et grisâtres encadrent un visage amaigri, anguleux, à peine visible dans la pénombre. Ses yeux ouverts fixent le néant. De temps à autre un peu de salive coule de sa bouche. Le soleil monte pesamment dans le ciel, s'attarde au zénith, puis les ombres s'allongent à nouveau. La chaleur de la journée finissante accable les occupants du campement. Les insectes vrombissent autour des corps, insensibles aux volutes de fumée chargées de citronnelle et de thym. Les lèvres crevassées de la vieille bougent à peine, sans émettre un son. Alors, une femme plus jeune s'approche, lui dit quelques mots, lui tend une petite outre. Le visage se détourne légèrement puis revient à sa position. Les lèvres bougent à nouveau. Elle refuse la boisson et répète le même mouvement de ses lèvres meurtries. La jeune femme approche son oreille tout contre le souffle qui s'échappe de la bouche édentée. Elle reste un instant immobile. Puis elle se relève vivement, écarte la lourde portière de cuir et court vers la tente des hommes.

Un homme trapu se tient maintenant debout à l'extérieur de la tente, adossé au panneau de cuir, une forte arme de jet à la main. La jeune femme est accroupie à ses côtés. On distingue à l'intérieur une fillette à moitié nue, la tête penchée contre le visage de l'aïeule, dont les yeux décolorés restent fixes derrière les paupières distendues. Les lèvres déformées s'activent contre la petite oreille brune. De temps à autre, la jeune voix aiguë émet une exclamation, quelques mots rapides. Le conciliabule se prolonge longuement. Le crépuscule est là lorsque la fillette repousse maladroitement le pan de cuir et sort. Elle pleure en silence. Sans un mot, les yeux noirs grands ouverts, elle fixe longuement la jeune femme qui se relève aussitôt et s'échappe vers les feux du soir. Puis elle porte son regard intense sur le visage du guerrier. Celui-ci, surpris, secoue la tête et brandit sa lance. L'enfant ne bouge pas. La lance retombe, l'homme se dandine d'une jambe sur l'autre et grimace. Il regarde à droite et à gauche, yeux à moitié fermés. Il s'écarte finalement en détournant sa tête. Après un instant, la fillette se dirige à pas lents vers la tente des hommes, petite silhouette chargée des murmures de l'ancienne. La nuit a recouvert la forêt. C'est l'heure où les esprits rôdent.

1. Berceuse oubliée

La soirée s'étire autour du poêle dans cette maison ordinaire d'une petite ville de province, quelque part dans le Haut-Dauphiné. Appuyée contre la table, la petite Noëlle lit avec application pour sa grand-mère, en ânonnant à peine.

- Dis, Mamie Cécile, tu crois que c'est vrai, cette histoire ?

- D'abord, c'est une très belle histoire. Ensuite, on ne sait pas ... Il y a très longtemps, des choses étranges sont arrivées. Et puis tout le monde les a oubliées.

- Oui, mais cette sorcière qui voit tout sans ouvrir ses yeux ! Moi, j'y crois pas. Elle a même pas de jumelles comme les chasseurs, tu sais, quand ils vont aux chamois.

- Ah Noëlle, ma poulette, quand tu seras plus grande, tu verras sûrement des choses que je n'ai pas pu voir dans ma vie. Tu te souviens de la chanson pour t'endormir ?

La grand-mère pose ses doigts maladroits sur les paupières de la fillette et commence à chantonner d'une voix un peu tremblotante. Seules quelques paroles isolées de la comptine lui reviennent.

- La la la, laridé, .. la la la petite mignonne, ...laridé lan laire...

- Mamie, Non, non, non !

Elle secoue sa tête et se libère pour reprendre le livre.

- Je suis une grande, j'ai le droit de rester un peu pour lire ! Je continue l'histoire.

- Ma poulette, j'ai oublié les paroles, mais un jour, tu t'en souviendras. Tu seras une grande magicienne. Tu pourras voir dans la nuit, comme les chats noirs. Et tu chanteras les mots d'avant pour une petite fille, à ton tour.

- Bon, en attendant, Mamie, je continue !

2. L'âge d'amour

Aujourd'hui, j'ai rencontré Maxime. Ce grand brun aux cheveux trop longs ne se déplace dans le lycée qu'entouré de sa bande de terminale, des garçons toujours en train de pousser un ballon de foot, de traîner leurs sacs de sport remplis de chaussures et chaussettes boueuses. Lui est un peu différent, jeans marron et baskets informes surmontés d'une sorte de vareuse kaki d'un autre temps. Mais lorsqu'il y a un match entre les Verts (je ne vois pas bien de qui il s'agit) et le BSGé (pareil, je crois que ça a un rapport avec Paris), tous ne parlent que de ça du matin au soir. Même pas la peine de discuter. D'ailleurs, aucun n'a jamais jeté un regard sur moi, Noëlle, petite élève de première, chétive et insignifiante. Au fond, je n'y tiens pas. Quand je vois ce qu'ils ont dans la tête, Non merci ! Seuls Maxime et son copain un peu maigrelet alignent de temps en temps deux pensées qui ne sont pas du rabâchage de l'émission de télé de la veille. Mais après tout, ce qu'ils pensent ne me regarde pas. C'est juste que je perçois leurs pensées malgré moi, quand j'ai un instant de distraction. Heureusement, je peux facilement passer à autre chose.

Et puis ce matin en sortant du cours d'anglais avec mon amie Véro, nous tombons sur l'équipe en arrêt devant le distributeur de boissons. Le grand chevelu démodé nous interpelle.

- Salut Véro, salut les filles. Tu m'avancerais quelques pièces, Véro ?

- Salut.

Après sa brève réponse peu engageante, Véro reste immobile.

- Allez, Véro, s'il te plaît... Ton frère prétend que tu es sympa...

Véro plisse les lèvres et secoue la tête de gauche à droite. Puis elle se décide à fouiller dans son sac. Elle n'a qu'une pièce de cinquante centimes. Elle se tourne vers moi. A deux, nous réunissons assez de monnaie pour deux boissons.

- Tiens Maxime. Non je ne suis pas cool. Ce petit con vient de découvrir que j'existe, c'est tout.

- OK, ok. ça va ! Merci Véro, merci à ta copine...

- ...

- Ta copine s'appelle comment ?

- Noëlle, elle s'appelle Noëlle.

- Merci Noëlle. On te revaudra ça, à l'occasion.

Il laisse tomber son sac siglé « Peace and love » sur le sol. Il extrait deux Coca-Cola de la machine. Les bouteilles passent de main en main dans le groupe puis finissent leur parcours avec deux chocs bruyants dans le fond d'une poubelle. Maxime nous adresse une sorte de plissement de paupières puis se retourne et entraîne son gang vers la sortie.

- Pfff ! Heureusement Véro que nous pouvons ignorer leurs pensées.
- Heureusement que quoi, Noëlle ?
- Rien, rien, je me disais juste que ces gars n'avaient pas grand-chose dans le cerveau.
- Ça, c'est sûr ! Si tu entendais mon frère le soir après le lycée... Pitoyable !

Les jours suivants, quand je croise la bande dans le lycée, j'ai droit à un « Salut Noëlle » plus ou moins collectif, et j'ai l'impression que les yeux de Maxime se posent sur moi. Je ressens une impression bizarre, comme si j'avais cessé d'être transparente. C'était bien pratique, dans la plupart des circonstances de la vie. J'en pleurais parfois aussi. Il va falloir que je m'habitue, que je trouve une attitude convenable et passe-partout. Je suis un peu troublée. Je demanderai à Véro, elle a sûrement un avis bien arrêté à ce sujet.

Le week-end est arrivé. Je suis à la piscine et je ne me décide pas à entrer dans l'eau du grand bassin. Je me tiens sur la marche inférieure de l'échelle métallique. L'eau atteint le haut de mes cuisses et n'a pas encore mouillé le bas de mon maillot une-pièce noir. L'eau est plutôt froide. Je tergiverse en regardant les nageurs qui glissent dans leur ligne d'eau sans s'arrêter une seconde à l'extrémité du bassin. Une culbute, une poussée invisible sous la surface et leur corps est reparti dans l'autre sens. Ça a l'air super facile, super puissant, mais je ne sais pas comment ils font. Pour moi c'est autre chose. Quand je suis au milieu, c'est une lutte pour garder la tête hors de l'eau, pour respirer, progresser lentement avec beaucoup de peine et rester en vie jusqu'au mur opposé. Soudain, un grand nageur s'arrête contre la bordure bleue. Sa tête et ses épaules musclées émergent. Il se tourne vers moi. C'est Maxime, il a coupé ses cheveux.

- Salut Noëlle.

Il rit.

- Tu la trouves trop froide ?

Je ne réponds pas. Je croise mes avant-bras sur ma poitrine. Je ne veux pas qu'il devine l'extrémité de mes seins dressés sous mon maillot. Il insiste gentiment.

- Tu viens ? Elle est bonne quand on nage, tu sais.

- Je ne sais pas bien nager. Pas comme toi. J'ai peur de couler, de ne pas pouvoir respirer.
- Couler ? On ne peut pas couler.

Il me sourit.

- Si tu veux, Noëlle, je te montre. Dans le petit bassin, où l'eau est plus chaude.
- Le petit bassin ? Celui réservé aux enfants ?
- Oui, viens ! Allons-y tous les deux.

Je remonte jusqu'en haut de l'échelle tandis qu'il se hisse sur le bord. Devant moi, l'eau dégouline le long de son grand corps. Les gouttes brillent sur sa peau dans la lumière crue du début d'après-midi. Il m'entraîne d'un pas assuré vers le bassin des enfants, en laissant derrière lui une trace mouillée sur le sol cimenté. Je le suis en ayant conscience de mes épaules étroites et de mes jambes trop minces. Je ne ressemble pas aux filles de terminale qui se pressent souvent autour de sa bande de footeux.

Nous sommes dans le bassin des petits. Maxime s'est couché sur l'eau, les mains posées sur la mosaïque bicolore du fond.

- Allonge-toi comme moi, les mains au fond. Tu sens ton corps qui flotte ? Tu sens l'eau qui porte tes jambes ? Laisse ton corps trouver sa place dans l'eau. Tu vois qu'on ne coule pas. Sa voix est bienveillante. Les mains au fond, je n'ai pas peur. Je lui rends un petit sourire.
- Maintenant, avance avec tes mains. Jusque là-bas, au bord du bassin.
- C'est pas facile, ça glisse beaucoup au fond.
- Tu vas voir qu'en t'aidant des jambes, avec des ciseaux ou des battements, ça avance mieux. Je m'applique et j'avance un peu mieux. Il sourit soudain largement.
- Maintenant la même chose, visage dans l'eau, en regardant tes mains au fond.
- Le visage dans l'eau, en regardant ? Mais ça pique les yeux ! Je ne peux pas.
- Oui, ça pique. Mais on sent mieux l'eau sans lunettes de piscine.

Il insiste. Je finis par me faire violence. Mes yeux me brûlent. Il me fait faire des aller-et-retours à proximité des bambins et de leurs mères. L'eau est moins froide. Je flotte à côté de son corps allongé, sans aller très vite, mais sans effort. Il me fait des signes sous l'eau, qui disent :

- Bouge tes jambes ! Sans les mains ! Oui, comme ça !!!

Je progresse lentement dans ce monde inhabituel. A une quarantaine de centimètres au-dessous de mon visage, la mosaïque se trouble et se cache dans des remous. Je suis la ligne du dos d'un grand poisson orange. Je m'arrête souvent pour respirer, puis je replonge. J'entends

un son cristallin qui vient de nulle part. C'est un enfant qui frappe avec son bracelet contre l'échelle métallique, tout là-bas. A côté de lui, sa maman, enceinte. Elle s'ébat paisiblement dans l'eau, couchée sur le dos. Elle se redresse. Ses cheveux lissés par l'eau ont la même couleur brune que les miens et des gouttes brillent au soleil sur sa joue. Ses seins et son ventre débordent d'un petit bikini gris et rose. Elle se tourne vers moi et m'adresse soudain un sourire amusé. Qu'a-t-elle vu ? Je la fais rire ? Elle me connaît ? Non. Je perçois son état d'esprit :

- Ils sont beaux.

Beaux ? Pourquoi pense-t-elle ça ? Je l'efface de mon esprit et je plonge à nouveau. Je reste un peu plus longtemps. Quand j'émerge et que, debout, j'inspire la bouche grande ouverte, les yeux rougis, échevelée, Maxime rit.

- Avec ton maillot noir brillant, tu ressembles à une otarie.

Je ne sais pas si c'est une moquerie ou un compliment dans sa bouche de bon nageur. Je vois qu'il regarde mon corps. Je décide de ne pas le cacher derrière mes bras. Lui ne cache pas le sien.

La femme enceinte est tournée vers nous. Elle s'est rapprochée de son fils et a posé une main sur son épaule menue. Elle a passé un doigt sous une bretelle de son bikini et semble rêver en nous contemplant. Elle se remémore son adolescence, ses premières amours. J'efface à nouveau ses pensées. Je ne crains pas son regard. Je sens aussi celui de Maxime qui m'enveloppe, qui réchauffe mes membres. Je suis nue et ma peur recule en silence. Une sensation nouvelle s'est insinuée en moi. Je ne peux pas la décrire. Elle n'est ni désagréable ni agréable, elle s'étend à l'intérieur de mon corps. Elle m'habite en cet instant, alors que je me tiens debout au milieu du petit bassin. Je suis une autre et aucun de nous ne dit plus rien. L'enfant tire doucement sur le caoutchouc de son bracelet et appuie sa tête contre le bras de sa mère. Tous les sons de la piscine ont disparu dans la lumière aveuglante.

3. Jours de feu

J'ai rencontré Mathieu il y a cinq mois. Je venais d'avoir vingt-deux ans. J'ai été immédiatement attirée par son allure de jeune cadre dynamique, son regard gourmand, son impétuosité. Il était tellement différent des garçons que j'avais côtoyés jusqu'alors. Son accent du sud, le mélange de nonchalance et d'énergie dans sa personne m'ont séduite sans que j'y prenne garde. Bientôt, je me suis mise à attendre nos conversations quotidiennes, après le repas. Puis à préférer quand nous étions en tête-à-tête, à répondre

- Oui, volontiers !

quand il proposait de faire quelques pas sur le campus, malgré le temps maussade.

Mes goûts ont changé, j'aime maintenant les blonds plutôt musclés, les voitures rouges et la musique funky. J'aime Mathieu et il m'aime. Mes robes sont rouges et j'ai dénoué mes cheveux trop sagement rangés dans un chignon. Le temps s'est arrêté et les semaines qui défilaient patiemment sur mon agenda strictement tenu se sont évanouies, évaporées. Il ne reste que l'heure de le retrouver, le matin, et celle de la séparation, le soir venu. Le soleil et la pluie, les nouvelles du jour et mes tâches professionnelles n'existent plus que comme un arrière-plan diffus. Je réponds à côté des questions qu'on me pose et je flotte à la surface des jours. Mes souvenirs ont reculé très loin et la lumière éblouissante du présent masque l'avenir. Les pensées d'autrui ne pénètrent plus dans ma tête, où il n'y a plus de place que pour lui.

4. Aubes incertaines

Cette année-là, j'avais repris mon travail après la naissance de Guillaume. Le matin, c'était leur père qui emmenait Noémie à l'école puis le petit à la crèche avant d'aller à son travail. Moi, j'avais quitté bien plus tôt l'appartement que nous occupions dans cette banlieue francilienne, pour arriver au bureau à la première heure. La journée de travail dans cette société de services informatiques proche de Versailles était une épreuve, après cette interruption de plusieurs mois. Mes collègues avaient bien entendu accueilli mon retour parmi eux avec des démonstrations d'empathie. En réalité, c'était plus compliqué. Il était clair que la vie professionnelle de chacun avait continué en mon absence. Des tâches dont j'avais été chargée étaient désormais réalisées sous la responsabilité d'autres personnes, qui en avaient tiré une nouvelle légitimité et l'augmentation de salaire associée. Un retour en arrière était clairement exclu. De plus, un nouveau chef était arrivé entre temps et il fallait faire connaissance. Le grand classique du retour de congé de maternité était devant moi. Un intitulé d'emploi caduc, pas de fonction opérationnelle claire, une reconnaissance à reconstruire à partir de zéro. Le pire était probablement la sensation d'arrachement que je vivais chaque matin au moment d'embrasser mon petit Guillaume puis de l'abandonner. La culpabilité que je ressentais me poursuivait jusqu'au soir.

Quelques semaines déstabilisantes plus tard, mon conjoint m'annonça un changement dans sa position professionnelle. Il allait quitter son employeur et rejoindre une jeune société en croissance, avec un poste à responsabilités. « Une opportunité qu'on ne pouvait pas refuser ». Un salaire qui augmenterait très fortement. Évidemment, le rythme de travail serait différent, les déplacements plus nombreux, les horaires et les jours de travail seraient ... adaptés à la performance.

- Tu comprends, Noëlle, c'est une nouvelle vie qui commence pour moi.
- Je comprends. Je vois que tu es tout excité. Tu commencerais quand ?
- J'essaie de tout arranger pour que ce soit dans dix jours.
- Dix jours !
- Noëlle, ne fais pas cette tête ! Je sais bien, il va falloir changer d'organisation. Je ne pourrai plus emmener les enfants le matin à l'école et à la crèche. Mais nous pouvons trouver une personne pour s'en charger.

Les larmes avaient jailli sur mon visage.

- Noëlle ! On ne peut pas parler avec toi ! Tu te braques tout de suite.

Il avait continué à se dérouler son film de réussite professionnelle explosive et moi j'étais allée sangloter contre le petit lit de Guillaume.

Des semaines de plomb avaient succédé. Mon mari avait plongé dans un tourbillon géant. Les premiers jours, il en émergeait le soir avec les yeux changés et des mots étranges dans la bouche. *Preuve de concept, Prototype, Client-Pilote, Homologation*. Rapidement, les semaines l'avaient avalé, pour ne le laisser surnager que le week-end. C'était désormais moi qui emmenais Noémie à la halte-garderie et Guillaume à la crèche, après les avoir levés très tôt. Dans le froid du matin, ils étaient ma force et ma tendresse. L'amour que nous partagions me portait jusqu'au moment de les retrouver en fin de journée, heureux et fatigués, comme moi. L'année suivante, le tourbillon avait emporté l'homme que j'avais épousé encore plus loin. Il avait loué un appartement aux États-Unis. Au fil des années, il était devenu un étranger que ses voyages amenaient en France de temps à autre. J'étais maintenant une mère célibataire. Noémie, dix ans, et Guillaume, avec ses cinq ans et ses dents inégales, étaient ma vie.

5. Giboulées de printemps

La lourde porte de chêne se referme avec un claquement sourd. L'audience devant le juge vient de se terminer. Je suis seule sur le trottoir du Palais de Justice sinistre de cette ville de province, mon avocat est resté à l'intérieur pour une autre affaire. Il pleut et il fait froid. Je pleure de rancœur, de solitude et de déception. Ce salaud ne s'est même pas déplacé ! Il a seulement envoyé son avocat. Ma situation n'a pas avancé d'un centimètre. Le juge m'était hostile. Au mieux indifférent. Il ne s'est intéressé qu'à des questions juridiques obscures. Je pouvais voir ses pensées à l'intérieur de ma propre tête :

- Voyons, la fin du mois approche. Encore une douzaine d'audiences de conciliation. Le prélèvement bancaire du 30, juste après le virement de mon salaire. Ensuite, j'attends 4 jours et je commande enfin cette nouvelle voiture. Mon break avec skyview.

Puis il a tranché, attribué les jours, les semaines et les mois de vie comme s'il ajustait le fonctionnement d'une machine qui produirait des agendas de garde séparée. A-t-il réalisé une seconde que ses décisions affectaient des personnes humaines, un père éloigné, une femme, leurs deux enfants ? Je pleure sur moi-même et sur ma vie ratée. Je me sens incapable, inapte à rendre ma fille et mon fils heureux, alors que c'est ce que je désire le plus ardemment dans ce monde. Je reprends le chemin de la gare, l'âme aussi détrempée que le corps. Le bus est bondé. Gâchis, gâchis total et noire tristesse.

Arrivé au Pont de Pierre, sur les bords de la Garonne, je dois changer de ligne. L'eau brunâtre se faufile paisiblement entre les piles. En aval, elle a une surface moirée par des tourbillons auxquels la lumière qui perce entre deux nuages donne des reflets de métal. J'attends ma correspondance en laissant le soleil timide sécher et réchauffer mes jambes, les yeux mi-clos. Lorsque devant moi la porte de verre s'efface dans un chuintement policé, un visage ridé me fait face. La tête du très vieil homme s'incline légèrement, comme on faisait au siècle dernier, lorsque je pénètre dans le bus.

- Bonjour Madame, votre manteau est tout mouillé. Entrez vous mettre au sec.

Il reste un instant silencieux, puis se hasarde.

- Je vais chercher ma petite fille à la gare. J'espère qu'elle va me reconnaître.

Il rajuste sa cravate bleu marine, se racle la gorge, redresse son dos voûté. Il est attendrissant.

- Bonjour Monsieur. Je suis sûre qu'elle sera contente de vous voir. Des vacances ?
- Pour elle, pas tout-à-fait. Elle vient passer des examens d'admission dans une école. Mais pour moi, bien sûr, c'est une semaine de fête.

Les rides autour de ses yeux d'un bleu très pâle s'effacent un instant. Un souvenir me revient soudain, une semaine heureuse à Grenoble, à la fin de mon adolescence.

- Vous avez de la chance, Monsieur, et elle aussi. Profitez-en.

Au travers du verre fumé de la fenêtre, je distingue à l'horizon, dans l'enfilade d'une rue, les pentes enneigées du Grand Pic de Belledonne. Un sommet alpin au bout d'une rue bordelaise ! Hola, Noëlle ! Tu divagues, tu as été un peu trop secouée ces jours-ci ! Mais la vision m'a fait du bien. Arrivée à la gare, je trouverai un cadeau pour les enfants avant de sauter dans le train du retour. Une image pour Noémie, qu'elle mettra au mur de sa chambre, et pour ce gourmand de Guillaume, des cannelés bien sûr. Je souris en imaginant leurs visages, lorsque je les retrouverai ce soir.

6. Jour orange

Je m'éveille et je sais qu'aujourd'hui sera un jour différent. Sans encore ouvrir les yeux, je sens déjà dans ma bouche ce petit goût étranger. Il ne vient pas d'un aliment, d'une boisson, d'un épice. Rien de connu. Il a une saveur difficile à cerner avec des mots, des sons, des images. Et cependant, je le reconnais instantanément, même dans un demi-sommeil. Un agrume qui aurait cédé son zeste à une fleur de tilleul ne parviendrait pas à produire cette légère amertume blanchâtre, élégante. Sans parfum, il se cache à mon nez. Mais l'arrière de ma langue l'a détecté dès son arrivée et m'a alertée. Je garde les yeux clos. Le bip-bip insistant du réveil tente de me ramener dans le monde ordinaire. Je l'ignore et, au bout d'une longue minute, l'objet se résigne. A mes côtés, Gilbert n'a pas bougé. Gilbert ne peut pas m'aider, il ne perçoit pas bien les goûts et il n'a pas d'odorat. Inutile de se lever comme d'habitude, rien ne sera pareil. Ma tête sera habitée par les visions et ma hanche droite ne souffrira pas aujourd'hui.

J'ouvre les yeux. Je ne me suis pas trompée. La lumière qui suinte à travers les volets roulants n'est pas celle d'un jour ordinaire dans la banlieue de petits-bourgeois où je vis. Sa vibration est plus trouble, éloignée des couleurs crues d'un matin bleu mais pas non plus cousine du gris sale apporté par une pluie d'ouest. De fait, lorsque les volets relevés découvrent les petites maisons d'en face et leurs jardins biscornus, le ciel est normal, mais tout est déformé. Une lueur sourd de la terre et pose son liseré orange sur les contours et les reliefs. Les murs et les passants baignent dans un éther incertain qui les fait onduler comme des flammes. Ils ont été remplacés ce matin par leurs reflets dans une flaque d'eau argileuse. Je me retourne vers Gilbert qui dort encore et lui donne une tape sur le ventre. Il a grossi depuis que nous ne fumons plus. Il reste immobile. Peut-être sent-il, à sa manière, que mieux vaut laisser couler cette journée que personne ne pourra rendre normale. Debout devant la fenêtre, je tiens mes seins dans mes mains et je fixe le grand chêne qui vacille.

- Qui es-tu, Noëlle et que fais-tu dans ce monde ?

Je retrouve mon téléphone portable et tapote sur l'écran lézardé. La voix énergique de Patricia sonne dans la chambre.

- Ah, bonjour Noëlle, tu m'appelles bien tôt aujourd'hui. Tout va bien ?

- Bonjour Patricia. Oui, pas de problème. Ça ne t'ennuie pas si je ne suis pas à la permanence cet après-midi ?

- Ne t'inquiète pas, il n'y a qu'un rendez-vous. Madame Evtouchenko, mais pas sûr qu'elle se décide à venir. Les habitués seront là, comme toujours. Peut-être un peu moins nombreux, avec les soldes qui commencent.

Soudain, mon regard se trouble et la vision tremblotante de Madame Evtouchenko me cache la perspective sur le grand chêne orangé. Elle est en pyjama. Elle saisit un paquet de bonbons, se jette sur son lit et monte le son du téléviseur. L'après-midi venu, elle commencera la préparation de sa pâtisserie préférée. C'est une experte reconnue du Medovik. Je baisse les yeux vers l'écran fissuré.

- Tu es sûre Patricia, ça ne t'embête pas ?

- Je ne serai pas seule, de toutes façons, tu sais bien. Les grenouilles que tu connais bien ne renonceront jamais. Leurs sacro-saintes distributions de colis ! Ça m'exaspère autant que toi. Allez, prends-toi une journée, profite du temps.

L'immeuble où j'habite seule au dernier étage s'éveille peu à peu. Des volets se relèvent en contrebas, des enfants galopent dans les couloirs à l'étage du dessous, de l'eau coule dans les salles de bains et dans les cuisines, des portes claquent. Chez moi, la bouilloire fait son sifflement habituel, mais le thé blanc de Chine aux baies de montagne n'est pas épargné par l'amertume insolite. Un peu plus tard, j'entends Alex qui chantonne sa ritournelle en jouant avec son camion bleu. Sa bulle tranquille enfle lentement, traverse le plancher sous mes pieds et rejoint la mienne. Il s'affaire calmement, à l'abri momentané des bagarres avec sa grande sœur. Je perçois son insouciance. Je vois avec quel soin et quelle tendresse il installe son archer préféré dans la petite benne en plastique moulé. Dans leur chambre, allongée à plat ventre sur le sol, sa sœur Iliana est plongée dans sa lecture. Les chasseurs de bisons pénètrent toujours plus loin vers l'ouest américain. J'entends les détonations des fusils résonner dans son esprit. Je sens l'impatience dans ses doigts au moment de lire les dernières lignes de la page, très vite, pour dévorer le haut de la page suivante et découvrir si l'énorme bête brune va s'effondrer lourdement dans la poussière surchauffée ou continuer son galop jusqu'au bord de la falaise dans un infernal grondement de sabots. Mon thé a refroidi et son amertume étreint ma langue. Je m'ébroue.

- Noëlle, secoue-toi ! Tu vieillis, tu te laisses aller ! Mets ton manteau et sors !.

Dans la rue qui descend vers la boulangerie, je rejoins une petite femme à la démarche de souris. Pas après pas, son pied droit se pose de travers sur le trottoir sale, tandis qu'elle se hâte vers la supérette. La liste de courses qui tourne dans son esprit me pénètre lorsque je la dépasse et j'accélère pour me libérer de cette litanie. Mais à cette heure-ci, la rue de la Hacquinière est sillonnée par piétons, cyclistes et automobilistes. Le brouhaha de leurs pensées m'envahit, m'assourdit. Je marche encore plus vite dans la descente, pour gagner la tranquillité du bassin de retenue. Sur le sentier encore humide de pluie, seuls s'entendent les cris discrets des poules d'eau affairées. Un promeneur entre deux âges arrive en sens inverse, à une allure soutenue. Lorsqu'il s'écarte un peu pour me laisser passer, il ne peut empêcher son regard gris-bleu caché sous des sourcils fournis de lancer un bref appel au secours. Ai-je rêvé ? Je poursuis mon chemin. Quelle solitude, quels malheurs ont allumé cet éclat fugitif dans ses yeux ? Pourquoi ces tremblements dans la silhouette et dans l'esprit des humains que je croise ? Les reflets d'incendie qui colorent la brume de ce jour mettent-ils à nu les pensées de chacun ? Tous ceux qui me croisent s'aperçoivent-ils en une seconde que je suis perdue ? Mes jambes tremblent et mon esprit vacille lorsque je remonte la trop longue rue vers mon immeuble. Rien n'est pareil aujourd'hui, mais ma hanche m'a laissée en paix.

Quand j'arrive chez moi, je retrouve Gilbert endormi contre mon oreiller. Son œil de verre est triste. Le tissu de velours vert sur son ventre rebondi est tout aplati, ses larges oreilles et sa trompe sont devenues grisâtres. Il faudra que je me décide à le passer à la machine. Je ferai ça aux beaux jours, quand le soleil viendra sur le balcon pour le faire sécher. Mais je ne veux pas blesser Gilbert. Il est si fragile. La vie a été dure avec lui.

7. Acouphènes

Noëlle, c'est moi. Quand je crie, le visage blanc s'approche au-dessus de moi. Une ombre ondulante l'accompagne et frôle ma peau. Mes yeux se fixent sur deux choses noires. Elles brillent et clignent vers moi. Une forme rosée ne cesse de bouger un peu plus bas. Alors les sons modulés que je connais bien m'enveloppent. Brusquement, la faim tord mon ventre. J'ouvre grand la bouche et je crie plus fort. Soudain je suce une peau douce et du liquide chaud coule sur ma langue. Mes lèvres aspirent très fortement. Je bois à grandes gorgées, tandis que la musique répète : « Noëlle, Noëlle ».

Je sais bien, aujourd'hui, que je ne peux pas avoir gardé ces souvenirs de mes premiers mois de vie. Je sais bien que lorsque ce flash surgit en moi, à la fin d'une journée douloureuse, c'est mon imagination qui prend le large. Elle reconstruit entièrement une scène que j'ai sans doute vécue mille fois. Mais je me complais dans ce moment. Peu m'importe si cette évocation est artificielle, elle me fait du bien. De toute façon, personne autour de moi n'en saura jamais rien. Et après tout, pourquoi ne resterait-il pas de ces instants une trace mal effacée par la vie, au détour d'un réseau hors d'usage depuis longtemps, dans les profondeurs de mes neurones chancelants ? Mes lèvres fripées goûtent une seconde la douceur du contact maternel. La voix oubliée chante à nouveau : « Noëlle, Noëlle, mon enfant ». J'ai puisé de la force à la source de ma vie. Je peux revenir dans mon corps qui souffre. Encore trois ou quatre heures avant la nuit noire et le sommeil.

- « Noëlle, viens goûter ».

Je me dresse sur la pointe des pieds, dans mes chaussures vernies rouges. J'ai levé mes deux mains à la hauteur de mes nouvelles barrettes, je les ai posées sur le bord de la table, je lève le menton bien haut. Je m'étire, je m'étire. Soudain, mes yeux dépassent le niveau du bois brun. Quelques miettes de pain, juste devant moi. Une mouche court vers le reflet de la fenêtre sur la surface lisse. Mes jambes sont fatiguées, je retombe sur mes talons. Ça y est, je suis une grande. Je peux voir le dessus de la table de la cuisine.

Je sais bien, je n'ai plus cinq ans depuis longtemps, mais ce souvenir est bien réel. Il accompagne le goût sur ma langue de la tranche de pain beurré, recouverte du chocolat noir émietté avec un couteau de cuisine. J'entends la voix aimée de ma mère : « Noëlle, viens goûter, Noëlle, ton quatre-heures est prêt ». Mes yeux éblouis par le soleil trop cru se mouillent et ma gorge se serre. Maman, ma douce Maman, où es-tu après tout ce temps ? M'attends-tu ? Nous souviendrons-nous ensemble de ces goûters heureux ?

Je remonte la rue du village en pleurant. Le cartable accroché sur mon dos est très lourd et mes jambes sont comme du coton. Derrière moi, la grande Léonie et sa copine Paola me crient dessus « Noëlle, t'es pas belle ! ». Léonie lance une pierre dans ma direction. Je cours. Les sanglots gonflent mon ventre et m'étouffent. Ma tête bourdonne. Le maître m'a grondée et les grandes sont très méchantes avec moi.

Bien sûr, à l'approche des soixante-dix ans, une vieille dame ne devrait plus être tourmentée par un chagrin échappé d'une sortie d'école, au siècle dernier. Pourtant, les pleurs éraillés d'une fillette sonnent à mes oreilles et me réveillent complètement. La pluie de l'après-midi bat sur la fenêtre. Le roman que j'avais commencé à glissé sur le lit. Le souvenir de Léonie et Paola, l'odeur du poêle à bois dans la salle de classe et le gris des yeux du maître occultent un grand moment la douleur dans ma hanche droite. Je me replonge dans les affrontements de Brasse-Bouillon et de Folcoche.

J'écoute distraitemment la radio en préparant mon repas de midi. Un journaliste interviewe un tennisman qui s'exprime dans une langue inconnue, puis traduit ses propos. Soudain leurs voix sont masquées par la voix de Guillaume. Mon Guillaume, mon petit garçon, qui a grandi et fait sa vie aux Pays-Bas. C'est le message qu'il a enregistré sur son répondeur qui envahit à nouveau mes oreilles. C'est bien sa voix, celle que je connais depuis toujours, à peine rendue plus ample par des accents de maturité. Mais elle prononce des mots étrangers, remplis de sonorités heurtées, de consonnes sifflantes, des syllabes qui heurtent mon cœur de mère éloignée de son fils. Il a voyagé et travaillé dans des pays où je ne suis jamais allée. Il vit maintenant dans une ville que je ne connais pas, avec une femme dont je ne comprends pas la langue. Ses deux enfants grandissent là-bas et ne parlent pas vraiment le français. Tout au plus me comprennent-ils un peu quand ils viennent en visite, mais tous les quatre communiquent en permanence en hollandais et c'est difficile pour moi. J'ai peur. Je ne comprends pas la vie de mon fils et je sens qu'il est parti. Il ne reviendra pas. Je souffre et j'ai peur. Parfois j'essaie

de l'appeler. Sa voix enregistrée me répond, incompréhensible, étrangère. Alors je raccroche mon téléphone et je pleure. Après un moment, je tourne le bouton de la radio pour augmenter le son. Je repousse loin au fond de mon esprit le claquement froid d'une lourde porte de chêne qui s'apprêtait à faire surface. Je passe sur France Musique et avec de la chance, c'est une symphonie. Pas Dvořák, j'ai horreur de Dvořák. Mais Beethoven, Mozart ou Saint-Saëns m'emmènent loin de ces pensées sombres.

Je suis dans l'autobus qui me ramène dans ma banlieue. La journée dans les magasins a été épuisante et ma hanche droite à peine rétablie proteste. C'est la dernière fois que je fais les soldes à Paris. Et probablement la dixième fois que je me fais cette promesse. Je suis assise à l'arrière, au-dessus des roues. Après chaque arrêt, le moteur accélère et vrombit sous moi. La vibration pénètre en moi et s'enfle vers l'aigu comme... Comme ce jour de printemps dans une salle du service gynécologie-obstétrique de l'hôpital. J'étais enceinte d'un peu plus de cinq mois. Depuis plusieurs jours, j'étais inquiète. Je ne sentais plus le bébé bouger en moi. La consultation, l'auscultation, l'annonce de la mort du bébé, l'intervention s'étaient succédées comme les arcs d'une spirale de plus en plus noire. Une machine avait vibré en moi pour aspirer l'espoir de bonheur que je portais. Pendant de longues journées, j'étais restée meurtrie dans mon corps et dans mon âme. Mes seins épanouis étaient devenus flasques et inutiles. Mon ventre ravagé n'était plus que chair tuméfiée et douleur. En deux jours mauvais, mon bonheur d'être enceinte était devenu désespoir pour de longues semaines. Bien sûr, il y a eu par la suite des naissances et des enfants qui ont effacé cette souffrance. Mais le cri maléfique de cette machine est resté imprimé dans mes oreilles et se réveille dans cet autobus. Voici l'arrêt suivant, je descends et je continue à pied. Je ne suis pas si loin et la marche dans le froid du soir me donnera des idées plus toniques. La veste péruvienne en laine d'alpaga plaira-t-elle à ma plus jeune fille ? Pas certain avec nos jeunes... Sinon, je la garde pour moi. Et je porte mes souvenirs noirs à côté des mémoires de bonheur, un peu plus loin dans mon existence.

Je m'affaire dans ma cuisine étroite, tandis que sur France Inter la speakerine à la voix d'alto raconte le siège de Sarajevo. Je suis en retard. Ce matin, le ciel était menaçant, mais je me suis forcée à marcher jusqu'à la bibliothèque, ils appellent ça la médiathèque, maintenant. Le retour m'a pris du temps, ça monte un peu et ensuite les livres dans mon cabas n'étaient pas d'accord pour que je gravisse les trois étages. Je range ma carte de lectrice dans mon carnet de poche. Mes doigts tombent sur un petit carré de carton familial, caché dans un rabat. Deux

coins en diagonale sont chacun percés d'un trou rond, la place des œillets qui fixaient la photographie d'identité sur la carte de réduction SNCF. Un visage de femme en noir et blanc. Soudain France Inter se tait et une voix résonne dans ma tête, chargée de tendresse :

- Noëlle, Noëlle, ton bain est chaud.

De l'autre côté de la vitre, le grand chêne tremble un peu. Deux flocons de neige virevoltent et se pourchassent en direction du carrefour, au bout de la rue. Un instant frissonne dans l'hiver qui arrive. Puis le poste de radio se réveille, les militaires de la Forpronu entrent dans Sarajevo et la soupe à la tomate rapportée du supermarché se met à bouillir. Je range la photo dans sa cachette. Mon cœur s'est réchauffé pour le restant de la journée.

Aujourd'hui, la petite Marie est chez moi. Je devrais dire la Grande Marie. Dix ans bientôt et des réparties qui annoncent une femme de caractère. Parfois, après un moment où je nous sens proches malgré les six décennies qui nous séparent, j'ai des envies bizarres. Je rêve que je suis Marie, que je recommence toute ma vie, mais que j'ai déjà dans ma tête tous ces sons qui me peuplent. Qui me disent qui je suis. Alors je lui raconte, en espérant qu'elle en gardera un ou deux.

- Tu te souviens, Marie, de l'histoire de mes sorties d'école ? Quand Léonie me jetait des pierres ?

- Mamie Noëlle, encore ! Oui, je connais déjà... le maître qui t'a grondée, les sanglots dans ta gorge, tout ça. Mais tu sais, dans les écoles, il n'y a plus de maîtres. Que des femmes. On les appelle « professeures des écoles ». Et à la sortie, il n'y a pas de pierres, tout est goudronné. Maintenant, on s'organise en bande, on donne des coups de pied dans les tibias, on arrache les cheveux et on jette les portables dans les poubelles.

- On jette les portables ? ? ?

- Mais oui, Mamie. Raconte-moi plutôt les goûters. C'est marrant, le chocolat noir et le couteau.

- Ah Marie, la voix de ma mère qui appelait : « ton quatre-heures est prêt » !

- Et en vrai, y'avait pas de Kinder ni de Nutella ? Elle avait au moins cent ans, ta mère.

- Marie, ma grande. Bien sûr ma mère est morte depuis longtemps. Mais je me souviens d'elle. Chaque jour. Et ça me fait du bien.

- Moi aussi Mamie Noëlle, je me souviendrai de tes histoires de tartines râpées. Et je les raconterai à mes enfants. Ils ne les croiront jamais, mais ça les fera rire. Tu sais, Mamie, j'aime bien quand tu racontes l'ancien temps.

Je ne parlerai pas à Marie de la musique dans mes oreilles et de mon rêve de nouveau-né quand la nuit vient. Après tout, elle a encore un doudou pour s'endormir le soir, elle ne se moquerait pas forcément. Pas non plus de la machine qui vibre. Peut-être un jour. Peut-être jamais. Elle aura à son tour ses bonheurs et ses malheurs à porter dans la vie.

Ce matin, mes doigts ont touché la petite photographie aux deux trous. Mais la voix de ma mère n'est pas revenue. J'ai regardé le visage plusieurs fois. Il est resté silencieux. Ma mémoire ne veut plus me rendre le son aimé. Le temps l'a effacé. Heureusement je garde la photo. Ma gorge se serre. Maman, Maman, reste avec moi. J'ai besoin de toi pour vivre.

8. La fin du temps

Au fil des années, les jours orange se sont faits de plus en plus rares dans ma vie. Parfois encore, au détour d'une saison qui s'attardait exagérément, l'aube apportait avec elle cette lueur d'incendie qui enveloppait les objets et les gens d'une lumière tremblante. Alors, tout était étrange et révélé, les mouvements des corps et ceux des esprits. Mes yeux fatigués de vieille dame chaviraient devant les ondulations des silhouettes. Mon esprit était assourdi par le brouhaha des pensées des personnes croisées sur le chemin des achats quotidiens. Mais je peux maintenant me passer de la lumière venue du sol pour distinguer de plus en plus clairement vers quel avenir avancement ce jeune homme impatient, cette ménagère soucieuse, ce quinquagénaire alerte et angoissé. Avec la cataracte qui obscurcit progressivement ma vision, le contour des corps et le détail des mouvements sont de toute façon moins nets. Les faiblesses de mon cerveau ne me permettent plus de suivre simultanément les méandres des pensées intimes de plusieurs esprits. Mais je vois de mieux en mieux.

Monsieur Jacob. C'était lui qui avait accompagné mon éveil à la perception du sens des mouvements. Je l'ai rencontré dans un cours de dessin, le soir après le travail. Professeur d'arts graphiques sans diplôme reconnu ni emploi fixe, il enseignait dans une maison de quartier. Un homme d'une trentaine d'années peut-être, qui en paraissait quinze de plus avec sa silhouette déjà voûtée, son vêtement noir et son chapeau hors d'âge. Son visage régulier n'était qu'une tâche claire perchée dans le haut d'un arbuste timide et filiforme. Sa voix faible accompagnait avec peine les gestes étranges de ses mains pour façonner l'espace. Sa personne n'inspirait pas l'admiration ni le respect du savoir. Pourtant, tous l'appelaient « Monsieur Jacob » comme si ce titre faisait partie de cet homme depuis toujours et pour l'éternité. Il avait abordé les techniques du croquis en n'accordant qu'une attention passagère aux paysages. Très vite, il avait immergé ses élèves, et moi particulièrement, dans l'art du portrait. D'un ton de fausset, il livrait des phrases péremptoires.

- Dessinez un sapin ! Dans la salle associative mal éclairée, sa main levée à hauteur d'épaule traçait en trois traits le contour de l'arbre au-dessus du bureau fatigué. Dessinez-le n'importe comment, cela n'a pas d'importance ! Tout le monde peut dessiner un sapin. Ça ne bouge pas, un sapin !

Puis sa voix se faisait plus retenue, difficile à entendre.

- Maintenant dessinez un petit insecte, une mouche ! Dans son attitude, la façon dont elle pose ses pattes, dont elle étend ses ailes, il y a son prochain geste. Va-t-elle s'envoler ? Prendre un temps de repos ? Courir jusqu'à une tache de nourriture ?

Ses mains dansaient dans l'atmosphère pesante et humide de la pièce, déplaient des ailes et agitaient des pattes griffues, avançaient jusqu'à une miette de pain oubliée sur une table de cuisine.

- Dans votre dessin, il y a le mouvement, il y a le temps. Peut-être même la vie.

Il repliait ses membres trop maigres et sa voix redevenait audible.

- Dans votre portrait d'une personne, il y a les marques du temps passé, son histoire. Il y a aussi les mouvements de sa vie, ses envies, et sa mort un jour.

J'ai été décontenancée, déçue par ce prof qui me servait des théories fumeuses au lieu de m'apprendre à mieux représenter la réalité. Puis mon envie de dessiner a évolué. Je me suis promise de laisser de côté les paysages ou les objets et de me concentrer sur le portrait de la vie. Mon regard sur le monde des vivants a changé peu à peu. J'ai appris à lire plus finement sur un visage, à remarquer la crispation d'une lèvre, la ride sur un front, le tressaillement d'une paupière. J'en parlais souvent avec Monsieur Jacob. Dans mes moments de doute, il restait cependant à distance. Son expression était bienveillante. Mais sa réserve lui interdisait d'autres gestes d'encouragement qu'un envol de ses mains fragiles vers la lumière de la fenêtre malpropre.

A la fin de ma vie, je réalise que Monsieur Jacob avait préparé le développement en moi d'une faculté à lire les intentions, puis les pensées. Avec l'arrivée des jours orange, j'ai appris à sentir les émotions et jusqu'aux sentiments intimes. Aujourd'hui, allongée dans mon petit appartement, je n'ai plus besoin d'une lumière quelconque pour voir. Je perçois à l'étage inférieur l'intelligence avide et impatiente d'Iliana plongée dans son roman, la sérénité fragile de son petit frère absorbé dans un jeu solitaire, la hâte vaguement inquiète de leur mère en train de préparer leur repas.

Je ne désire plus qu'une chose : sentir enfin la main de Monsieur Jacob sur moi, le contact fraternel et chaleureux de ses doigts délicats sur mes paupières closes. Une fois au moins, avant de glisser en paix vers la fin du temps.

9. La déesse Aeternitas

Cette nuit, un cauchemar m'a réveillée. Iliana avait laissé son roman tomber au bas de son lit et me parlait en dormant, les yeux fixes, grands ouverts. Sa voix tremblait comme celle d'une très vieille femme. Sa diction était lente, elle psalmodiait presque.

- Noëlle, tu as reçu un don venu du fond des âges. Ta Mamie Cécile et Monsieur Jacob t'ont aidée à le percevoir. Mais tu n'en as rien fait. Tu m'as déçue, Noëlle. Tu ne peux pas partir en laissant s'éteindre cette faculté de percevoir les autres. Tu n'as pas le droit. Souviens-toi de vivre aussi longtemps que tu n'auras pas transmis le don à une autre femme. Un jour les hommes en auront besoin.

Puis Iliana avait fermé les yeux et s'était rendormie en respirant en vagues profondes.

Ce matin, je me réveille tôt. Ma hanche ne me fait pas mal. C'est un jour orange. La fillette à l'étage d'en dessous dort encore. Elle rêve qu'elle est médecin sur un autre continent. Il est temps pour elle de recevoir le don.